ACADÉMIE ROUMAINE

BULLETIN

DE LA

SECTION HISTORIQUE

TOME X

LA PÉNÉTRATION HELLÉNIQUE ET HELLÉNISTIQUE DANS LA VALLÉE DU DANUBE

PAR

VASILE PÂRVAN

CVLTVRA NAȚIONALĂ
BUCAREST
1923

ACADÉMIE ROUMAINE

BULLETIN

DE LA

SECTION HISTORIQUE

TOME X



CVLTVRA NAȚIONALĂ
BUCAREST
1923

LA PÉNÉTRATION HELLÉNIQUE ET HELLÉNISTIQUE DANS LA VALLÉE DU DANUBE (D'APRÈS LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES). COMMUNICATION FAITE AU V-E CONGRÈS INTERNATIONAL DES SCIENCES HISTORIQUES, TENU À BRUXELLES, EN AVRIL 1923, PAR VASILE PÂRVAN, M. A. R.

TIRAGE À PART



Les colonies grecques du littoral occidental de la Mer Noire n'ont pas eu la même bonne chance, que leurs soeurs du littoral septentrional. Tandis que la science russe a recherché et fouillé avec de grands moyens, et avec de très beaux résultats, la plupart des anciens emplacements helléniques [1]), les Bulgares et les Roumains ont plutôt évité la côte du Pont, consacrant leurs efforts à l'intérieur helléno-thrace, daco-romain, ou barbaro-byzantin [2]). Même les Français, qui, comme M. Georges Seure, travaillent depuis de longues années en Bulgarie, ont négligé les villes grecques du littoral et seules les fouilles de M. Degrand à Apollonie font une exception vraiment agréable à ce boycott général [3]). Les Russes eux-mêmes ont peu fouillé à *Tyras* [4]), quoique l'on ait entre l'actuelle ville de Ce-

---

[1]) V. l'oeuvre de synthèse d'Ellis H. Minns, *Scythians and Greeks*, Cambridge, 1913; cp. aussi M. Rostovtseff, *The Iranians and the Greeks in South Russia*, Oxford, 1922 et M. Ebert, *Südrussland im Altertum*, Bonn u. Leipzig 1922. V. aussi Fr. Bilabel, *Die ionische Kolonisation*, *Philologus*, Suppl.-Bd. 14, 1920.

[2]) V. les publications de l'Académie Roumaine, de la Commission roumaine des Monuments historiques, de la Société et du Musée archéologiques bulgares et du Ministère bulgare de l'instruction publique, resp. de l'Académie bulgare. Pour la Bulgarie cp. aussi les *Ét. d'arch. thrace*, publiés par G. Seure dans la *Rev. Arch.*

[3]) *Comptes-rendus Acad. Inscr.*, 1905, p. 300 suiv., la note de Collignon sur les fouilles de Degrand.

[4]) Cp. la communication d'Ernst von Stern au Congrès des Sc. Hist. tenu à Berlin en 1908, dans *Klio*, IX 1909, p. 139 et suiv., et, le Même, dans les *Zapiski* de la Soc. d'Hist. et d'Arch. d'Odessa, XXIII 1901, p. 33 suiv. (russe); cp. aussi le *Catalogue* du Musée d'Odessa, 5-e éd. 1915 (russe). Les fouilles de von Stern à Tyras ont été continuées par

tatea Albă (Akkerman) et la grande forteresse moldavo-génoise du même nom (toutes les deux sises sur l'emplacement de l'ancienne ville grecque) un grand espace tout-à-fait libre, pour exécuter les plus complètes fouilles. Ç'a été donc un vrai coup donné à la tradition, lorsque nous avons décidé, en 1914, de déblayer complètement les ruines de la plus ancienne des colonies de la côte thrace, *Istria.* Nous y sommes à la cinquième campagne et les résultats sont tels, que nous pouvons déjà reconstituer — sur des témoignages authentiques — les grandes lignes de l'histoire de cette ville entre le VII-e siècle av. J.-Chr., et le VII-e apr. J.-Chr. [1]).

Fondée, comme la factorerie de Bérézan et comme Apollonie, sur une île, déjà au VII-e siècle (la tradition littéraire est confirmée par les tessons de vases ioniens et corinthiens appartenant à cette époque, rencontrés dans nos fouilles en 1915) Istria devient au VI-e siècle un centre commercial de tout premier ordre. Les tessons de vases milésiens, samiens, rhodiens, corinthiens et les statuettes de la déesse à la colombe (Aphrodite «phénicienne»), que nous avons trouvés sur le côté E de l'Acropole [2]), au bord de la mer (aujourd'hui la lagune) rivalisent en nombre et qualité avec les fragments de vases attiques à figures noires de la plus ancienne époque, retrouvés sur le côté SE, et principalement dans un puits en forme d'entonnoir quadrangulaire, pratiqué dans le roc et identique, comme forme et usage à ceux fouillés par M. Ernst von Stern dans l'île de Bérézan [3]). Or, les fouilles de M. Degrand à Apollonie, quoique très sommaires, ont établi avec précision dans l'île de Saint-Kyriakos et par des trouvailles faites dans une fosse analogue à celles d'Istria et de Bérézan [4]), la floraison de la civilisation ionienne à la même époque «archaïque». Si les fouilles

son successeur à l'Univ. d'Odessa, le prof. Warneke, lequel me racontait en 1917, qu'il avait découvert à Tyras aussi des restes (vases et statuettes) du VII et VI siècle av. J.-Chr.

[1]) V. Pârvan, *Histria* IV (1916) et VII (1923); le Même, *I primordi della civiltà romana alle foci del Danubio*, dans l'*Ausonia* de Rome, X 1921 ; cp. aussi ses rapports dans le *Jahrbuch des deutschen arch. Inst., Arch. Anz.*, 1915, p. 253 suiv., et dans l'*Annuaire* (ne pas confondre avec le *Bulletin*) *de la Comm. roum. des Mon. hist.* (roumain) pour 1914 et 1915.

[2]) V. les illustrations de mon livre, *Les origines de la vie romaine aux bouches du Danube* (roum.) Bucarest, 1923.

[3]) Cp. E. von Stern, dans *Klio* IX 1909, p. 142 et suiv., avec la bibliographie russe de la question.

[4]) CRAI., 1905, p. 304 et suiv.

de M. Warneke à Tyras, en continuation des fouilles de M. von Stern, ont vraiment mis au jour[1]) des vestiges identiques à ceux d'Istrie et d'Apollonie — en tout cas, notre école archéologique espère de continuer elle-même les travaux des Russes à Tyras-Cetatea Albă — le cycle thrace des colonies milésiennes — entre le Bosphore et l'Hypanis — n'aurait rien à céder au cycle scythe, ni en ancienneté, ni en éclat.

D'ailleurs l'analogie entre l'évolution des villes grecques de Scythie et celle des villes de Thrace va si loin, que, au moins en ce qui concerne Istrie, la seule cité hellénique du littoral occidental, où les fouilles sont assez étendues pour pouvoir avancer des jugements d'ensemble, l'influence de la civilisation attique se montre prédominante vers la fin du VI-e siècle, de la même manière, presque exclusive, qu'à Olbia, à Bérézan, à Panticapée, etc.[2]), et cette influence reste — en ce qui concerne les vases — constante, au V-e et au IV-e siècles aussi. Il y a toutefois à noter que l'ionisme se conserve assez bien dans la langue des inscriptions jusqu'à une époque assez basse. Je ne parle pas des dédicaces à Apollon Iētros (base de statue et temple) faites vers la fin du V-e et le commencement du IV-e siècle av. J.-Chr., les deux plus anciennes inscriptions historiques que nous ayons trouvées jusqu'à présent[3]) et dont les ionismes se retrouvent sur les stèles funéraires d'Apollonie à la même époque[4]), — mais telle forme ionienne, comme *ἱέρεως*, gén. *ἱέρεω*, persiste dans ces colonies milésiennes encore au I-er siècle av. J.-Chr.[5]).

De toutes les colonies de la côte occidentale du Pont, la seule dont nous puissions affirmer avec certitude qu'elle ait,

[1]) Cp. ci-dessus, p. 23, n. 5.
[2]) Cp. von Stern, *Klio*, l. c., p. 144 et suiv.
[3]) Pârvan, *Histria* IV, p. 534, 536 et 538.
[4]) Kalinka, *Antike Denkmäler in Bulgarien*, nos. 235—254 (V—IV. s.) et 257 (III—II. s.).
[5]) V. p. ex. l'inscription de Tomis, chez Dittenberger, *Syll.*³ 731; Michel, *Recueil*, 334. — En ce qui concerne les ionismes des inscriptions publiées par Tocilesco dans les *Arch.-epigr. Mitt. aus Oesterr.-Ung.*, VI, no. 14 et 15, dont Kleinsorge, *De civitatium Graecarum in Ponti Euxini ora occidentali sitarum rebus*, Halle, 1888, p. 6, tire des preuves pour une nouvelle colonisation de Callatis — où Tocilesco a localisé les inscriptions — par des citoyens milésiens, il faut remarquer qu'il ne s'agit que d'une simple confusion de Tocilesco, qui a attribué à Callatis toute une série d'inscriptions ayant fait partie de la collection Kogălniceano et qui réellement proviennent de Tomis.

dès les premiers temps, pris en exploitation le Danube, c'est Istrie. En effet *Tomis* ne commence à jouer un rôle quelconque qu'au III-e s. après la défaite des Callatiens (alliés avec les Istriens), qui voulaient en faire leur factorerie[1]), — *Callatis*, arrivée à une importance plus remarquable — à ce qu'il paraît — à peine au IV-e siècle, est plutôt une colonie agricole, avec un grand territoire rural à exploiter, directement ou par les indigènes[2]), et s'adonne, en première ligne, au commerce des céréales, — les autres colonies enfin, Dionysopolis, Odessus, Mesembria et Apollonia, sont trop éloignées du bassin du Danube, pour jouer un rôle plus grand dans son exploitation. Quant à *Tyras*, cette colonie milésienne perdue dans les steppes des Tyragètes avait trop à faire avec la pêche, l'agriculture et l'élevage[3]) dans une région si vaste, où elle n'avait aucune autre rivale, pour s'intéresser encore à la pêche et au commerce en amont du Danube.

Il nous semble donc assez probable, que la factorerie que nous rencontrons au confluent du Sereth avec le Danube, à *Barbosh*, à l'Ouest de Galatz, à partir déjà du VI-e siècle (on y a trouvé — dans des tombes — aussi des vases attiques à figures noires)[4]) est une fondation exclusivement istrienne. Car seuls les Istriens remontaient le Danube assez profondément pour connaître cette région splendide et s'y fixer. — En effet, l'établissement même d'Istria, dans l'île la plus proche de l'embouchure du Danube, que les Milésiens eussent trouvée utilisable à cet effet[5]), avait eu comme principal but écono-

[1]) V. Memnon, dans F. H. G., ed. Müller, III p. 537, c. XXI. Cp. ma communication à l'Académie Roumaine, *Le mur d'enceinte de Tomi*, *Ann. Ac. Roum.*, Mém. sect. hist., XXXVII 1915, p. 415—450 (roum. et franç.).

[2]) Cp. ma communication à l'Académie Roumaine, *La gérusie de Callatis*, *A. A. R.*, Mém. hist. XXXIX 1920, p. 51—90 (roum. et franç.), — avec les dernières découvertes épigraphiques: v. ici les premières preuves pour la fête agricole des *Διόμβρια*.

[3]) V. Minns, *o. c.*, p. 447.

[4]) Voir C. Schuchhardt, dans les *Arch.-epigr. Mitt. aus Oest.-Ung.*, IX 1885, p. 227 et suiv.

[5]) Car il y avait encore deux îles, dont les Milésiens auraient pu s'emparer pour en faire des stations de commerce: l'une tout-à-fait voisine du Danube, au N du lac Halmyris (auj. l'île de Popina) — mais elle était trop escarpée, — et l'autre en face du promontoire Dolojman (probablement le *Pteron Acron* de Ptolémée III 10, 3: auj. l'île de Bisericuța) — mais trop petite. La dernière paraît avoir été, toutefois, occupée plus tard par les Istriens comme station de pêche, car l'on y trouve encore beaucoup de tessons attiques à vernis noir.

mique la pêche dans les bouches du fleuve. L'existence même des Istriens semble avoir de plus en plus dépendu de la liberté de pêcher dans le Danube, voire dans la bouche Peuce. Les poissons d'eau douce et l'esturgeon, dont la pêche est très fructueuse à l'entrée même des bouches du Danube, ont dû être l'article principal du commerce de poissons salés, fumés ou séchés, qu' Istria faisait avec le Sud. Lorsque la Scythie Mineure devint, avec le royaume de Thrace, dont elle dépendait, une province romaine, depuis Claude, les Istriens demandèrent la confirmation de leurs droits ancestraux et obtinrent des Romains le privilège d'exploiter le Danube sans taxe aucune. Or, le motif de cette magnanimité romaine est exposé par le préfet romain Asiaticus *(praefectus orae maritimae)* dans la lettre du gouverneur Flavius Sabinus, de l'an 44, où il est dit expressément, σχεδόν ἐκείνην μόνην εἶναι τῆς πόλεως πρόσοδον τὴν ἐκ τοῦ ταρειχευομένου ἰχθύος [1]). Au VI-e et V-e siècles av. J.-Chr. les Istriens étaient, naturellement, beaucoup plus puissants et plus aventureux qu'au premier après J.-Chr. Et il est très vraisemblable qu'en dehors du poisson et du blé géto-thrace, ils avaient aussi d'autres articles d'exportation; vendant aux barbares beaucoup d'objets fabriqués, ils achetaient d'eux, à leur tour, des peaux, du miel et, aussi, des esclaves. Le chemin des *Δᾶοι* et des *Γέται* de Ménandre vers Athènes paraît avoir passé par la station de Barbosh et par le marché d'Istrie. — Ce qui est, en tout cas, très sûr, c'est que vers 500 av. J.-Chr. le Danube, jusqu'au confluent du Sereth, était une rivière grecque et que les pêcheurs et les négociants d'Istrie connaissaient très bien le pays géto-scythe, qu'ils traversaient sans cesse en amont et en aval de cette partie du fleuve et de ses bras, canaux, lacs et affluents.

Or, deux générations, au moins, après que les Grecs avaient fondé leur station de commerce et de pêche en plein pays gète, à Barbosh, au confluent du Sereth, Hérodote d'Halicar-

---

[1]) Voir tous les textes grecs du dossier des privilèges des Istriens, dans notre *Histria* IV, p. 563 et suiv. et cp. p. 713 le commentaire français de ces documents. Cp. les importantes contributions et émendations que donne M. Adolf Wilhelm à la lecture de ces documents dans l'*Anzeiger* de la *phil.-hist. Classe* de l'Académie des Sciences de Vienne, 1922, no. XV—XVIII, p. 36—40.

nasse visitait les villes grecques du Pont Euxin. Mais, en suivant la tendance de son temps, il s'empressa de connaître seulement la Scythie hellénique[1]), en négligeant la Thrace hellénique. Et tandis qu'il semble — en partant d'Olbia — qu'il ait poussé ses excursions jusqu'au Tyras même[2]), il n'a que des idées tout-à-fait confuses sur le pays situé à l'Ouest du Tyras, sur le Danube et, ce qui est absolument étrange, sur la ville d'Istria elle-même, dont il affirme qu'elle serait située à l'embouchure même du Danube[3]), alors que la vérité est celle exprimée par Flavius Sabinus dans sa lettre aux Istriens, de l'an 44 apr. J.-Chr., à savoir que, au contraire, la ville est très éloignée du fleuve: *καὶ ἐκ τοσούτου διαστήματος ἀφέστηκεν ἡ πόλις ἀπὸ τῶν τοῦ ποταμοῦ στομάτων*[4]). Je ne m'arrêterai pas ici sur les inexactitudes bien connues d'Hérodote à propos de la direction du cours du Danube, même à son embouchure, ou au sujet de ses affluents, qu'il énumère pêle-mêle en plaçant sur la rive droite des rivières de la rive gauche, et ainsi de suite. J'insisterai seulement sur la question des noms mêmes, qu'il leur assigne. Hérodote ne connaît que les noms donnés par les Scythes; il ignore ceux employés par les Thraces (Gètes) pour ces rivières. Il raconte lui-même, que le *Πυρετός* des Grecs, qui coule, naturellement, en pays gète, est appelé par les Scythes *Πόρατα*[5]), et du *Τιάραντος*, qui n'est autre que le *Σέρετος* gète, il ne connaît qu'exclusivement le nom scythe; en ce qui concerne la description de cette rivière, elle est totalement inexacte[6]). Il est évident que les informateurs gréco-

---

[1]) Cp. Hérodote IV 81, 24, 16, 17, etc.

[2]) IV 82 et 11.

[3]) II 33: *τελευτᾷ δὲ ὁ Ἴστρος ἐς θάλασσαν ῥέων τὴν τοῦ Εὐξείνου πόντου, τῇ Ἰστρίην οἱ Μιλησίων οἰκέουσιν ἄποικοι*. Cp. l'explication très artificieuse de ce passage chez Pick, *Die antiken Münzen von Dacien u. Moesien*, p. 141, qui paraît oublier qu'Hérodote parle avec la plus grande approximation des bouches du Danube: IV 99 il n'y a qu'un *στόμα, πρὸς εὗρον ἄνεμον*, — tandis que IV 89 on lit: *ἐκ τοῦ σχίζεται τὰ στόματα τοῦ Ἴστρου* (pont de Darius). D'ailleurs toute la page 141 chez Pick devrait être refondue après nos découvertes d'Istria.

[4]) Pârvan, *Histria* IV, p. 563. — Strabon VII 6, 1 parle de 500 stades, les autres périples et itinéraires (Arrien, Itin. Ant., Tab. Peut.) donnent beaucoup moins: entre 288 et 320 stades.

[5]) Hérodote IV 48.

[6]) *Ibid*. Cp. sur toutes ces controverses Pârvan, *Considérations sur quelques noms de rivières daco-scythes*, Mém. hist. de l'Acad. Roum., III-e série, I, p. 1 et suiv. (roum. et franç.).

scythes d'Hérodote — représentant le point de vue politique des prétentions scythes, d'après lesquelles toute l'actuelle Moldavie (avec la Bucovine et la Bessarabie) et toute la Grande-Valachie constituaient un pays compacte scythe, jusqu'au Danube [1]), où commençait, tout le long de sa rive droite, le monde politique thrace — n'étaient pas en mesure de connaître à Olbia la réalité des choses dans la contrée gète, qui s'étendait sans interruption à l'Ouest du Tyras, jusqu'au delà des montagnes, et au Sud jusqu'aux régions thraces des Balcans, passant, au point de vue éthnographique, au-delà du Danube lui-même, jusqu'au Pont Gauche. Et il est aussi évident qu'Hérodote aurait eu à Istria — s'il s'était donné la peine d'y aller — des informations beaucoup plus exactes, de ces marins et pêcheurs, qui, comme nous le verrons par la suite, avaient de son temps pénétré, en amont du Danube, dans des régions encore plus lointaines que Barbosh.

Mais les informations d'Hérodote concernant le bassin inférieur du Danube sont étrangement médiocres, même au point de vue purement gréco-scythe. Il raconte p. e. les aventures de la maison royale scythe d'Ariapithe et de son fils Scylès [2]). Ariapithe, roi des Scythes dont les Grecs de Borysthène-Olbia

[1]) Hérodote IV 48, 49, 51, etc. — Nous sommes d'accord avec M. Rostovtseff que l'époque de splendeur de la domination scythe entre le Danube et le Don est à placer précisément en même temps que la floraison de la civilisation grecque sur les bords septentrionaux de la Mer Noire, c'est-à-dire du VI-e au III-e siècle av. J.-Chr. (v. son ouvrage *The Iranians and the Greeks in South Russia*, Oxford 1922, et son étude sur *les origines de la Russie kiévienne*, dans la *Revue des Études Slaves* II 1922), mais nous ne devons pas confondre les deux sortes de réalités historiques: domination politique et possession ethnographique. M. Minns dans son travail *Scythians and Greeks*, p. 122-124 a très sagement procédé en distinguant la domination des Scythes à l'O du Tyras, de la possession effective de ce territoire par les Gètes. Si, en effet, les Scythes depuis le VIII-e siècle réussissent à soumettre toutes les nations qui habitaient l'Europe centrale et orientale entre le Danube pannonien et le Don, et les «Agathyrses» de la Transylvanie ne représentent à vrai dire que cette domination scythe sur les tribus daco-gètes, qui, depuis des temps immémoriaux habitaient les terres comprises entre le Danube pannonique et le Tyras, — il n'en est pas moins vrai, que les Daco-Gètes étaient les vrais maîtres de ce territoire, et chaque fois que quelque chef capable, comme Dromichète, Byrebista ou Décébale, réussissait à réunir dans un seul faisceau les petits royaumes locaux (un des derniers à jouer un rôle assez important fut celui de Zyraxes avec la capitale Genoucla), les Daco-Gètes constituaient aussi politiquement un immense état militaire, qui mettait aux abois même des puissances robustes comme la république romaine.

[2]) Hérodote, IV 78 et suiv.

dépendaient, épouse une Grecque d'Istrie [1]). Scylès est le fils de cette Istrienne, qui lui apprend la langue et les lettres grecques, et — ce qui lui fut fatal — aussi les coutumes et la religion de sa patrie. Il est très naturel que Scylès devenu roi — et, toujours d'après Hérodote, roi plutôt grec que scythe — ait eu pour la patrie de sa mère les plus grands égards et que les relations entre Olbia, sa capitale grecque, et Istria, soient devenues encore plus suivies. Le roi Ariapithe est — d'autre part — tué en trahison par Spargapithe, roi des Agathyrses, très probablement à la suite de querelles de frontière et de rivalités politiques et militaires dans le territoire situé entre les Carpathes et le Tyras. Nouveau motif donc pour admettre chez les Borysthénites des connaissances un peu plus précises sur le territoire géto-scythe à l'O du Tyras, et non pas l'approximation tellement étrange que nous trouvons chez Hérodote. Si, toutefois, ces connaissances sont tellement modestes, la cause ne peut être qu'une et seule. A l'Ouest du Tyras il y avait un autre monde que le monde scythe et l'on ne pouvait y pénétrer que par d'autres voies que celles qui auraient mené d'Olbia et de Tyras directement vers les Carpathes. Or, la voie naturelle de pénétration en pays gète était le Danube. Et cette voie était — paraît-il — inconnue aux Olbiopolites et l'est restée aussi à Hérodote lui-même.

Vers le milieu du V-e siècle, Istria, comme toutes les colonies du Pont Euxin, prend un essor vraiment admirable vers la civilisation proprement créatrice, et cet élan ne faiblit que vers le milieu du III-e siècle, à la suite du trouble jeté dans toutes les nations barbares du Bas-Danube par l'invasion celte. Les témoignages historiques de cette floraison abondent déjà dans ce que nous ont livré nos premières fouilles dans ses ruines. C'est encore au V-e siècle que Théoxène, fils d'Hippoloche, pendant le sacerdoce éponyme de son propre père Hippoloche, fils de Théodote, consacrait à Apollon Iētros la statue en bronze, dont nous avons trouvé la base, en marbre noir, portant encore parfaitement conservées, non seulement l'épigraphe, mais aussi, sur la face supérieure, les cavités soigneusement modelées d'après

[1]) Probablement une génération avant Hérodote. Cp. Minns, *o. c.*, p. 117 et p. 116, note 1.

la forme et la grandeur des pieds de la statue, qui devait y être fixée[1]); et, une génération après, les neveux de Théoxène, Xenoclès et Théoxène, fils d'Hippoloche (neveu de l'autre Hippoloche), consacraient, toujours au dieu éponyme, Apollon Iētros, un édifice en marbre blanc, très soigné et cher, à juger d'après l'épistyle qui portait l'épigraphe et qui nous est encore conservé, — pendant le sacerdoce éponyme du père des adorants, Hippoloche, fils d'Hégésagore[2]); de la même époque nous avons la base d'un monument honorifique, en marbre bleu, et qui aura soutenu la statue en bronze d'un certain Apollonios[3]), — comme, vers la fin du IV-e siècle et ensuite dans la première moitié du III-e, nous voyons, par des fragments de décrets honorifiques[4]), confirmée aussi à Istrie l'habitude généralement connue des Grecs de couronner de couronnes d'or ἐν τοῖς ἀγῶσι et de perpétuer par des statues en bronze, εἰκόσι χαλκαῖς, les bienfaiteurs de la patrie. Mais l'époque de Philippe, d'Alexandre le Grand et de Lysimaque est représentée à Istria par des renseignements encore plus importants que tout cela. Vers l'an 300, le culte de Hélios, le dieu si caractéristique pour l'influence de Rhodes à l'époque hellénistique, trouvait aussi à Istria un accueil enthousiaste. Nous avons découvert dans les décombres du mur d'enceinte de l'époque romaine, la tête en marbre, d'une statue du Dieu, plus de deux fois la grandeur naturelle, ayant mesuré ca. 4 m. de hauteur, d'un travail très soigné, et montrant le modelé caractéristique à la manière de Scopas[5]). Le dieu avait porté la couronne radiée en bronze (probablement doré), fixée par des tenons dans le marbre. De nombreux fragments architectoniques — colonnes, architraves, corniches, etc., — en marbre blanc, de très bonne qualité, trouvés comme matériel de construction dans les murs

---

[1]) Pârvan, *Histria*, IV p. 534, complétée par *Histria* III (en préparation).
[2]) *Ibid.*, IV p. 538.
[3]) Pârvan, *Histria*, VII, no. 3.
[4]) *Ibid.*, nos. 4, 5 et 6.
[5]) Voir mon livre sur *les Origines de la vie romaine aux bouches du Danube* (roum.) p. 187, fig. 89. Cette tête de Hélios a été volée par les Bulgaro-Allemands lors de la grande guerre et n'a pu être encore retrouvée. Mais nous l'avions déjà photographiée et nous l'avons fait reproduire dans le livre cité. — Une tête de Hélios, presque identique, trouvée à Rhodes, a été reproduite et commentée par Botho Graef dans les *Strena Helbigiana*, Leipzig, 1900, p. 99—110.

de la cité romaine d'Istrie, indiquent par leurs dimensions et leur style la possibilité d'avoir appartenu, soit au temple même du Soleil, soit à quelque autre édifice similaire de la même époque[1]). D'autre part, dans l'un des fragments des décrets honorifiques déjà cités[2]), nous avons eu la bonne surprise de trouver mentionné à Istria, toujours vers l'an 300, un *Μουσεῖον*. Un beau relief apollinien, de caractère agonal, confirme pour la même époque (IV—III s.), non seulement l'intérêt des Istriens pour les arts, mais aussi des aptitudes plastiques remarquables chez leurs artisans, et, en général, un goût assez fin chez ces Grecs perdus dans le Nord thrace[3]).

C'est aussi vers la fin du V-e siècle (au plus tard vers 400 av. J.-Chr.), que les Istriens commencent à battre aussi leur propre monnaie[4]); ils sont les premiers à le faire sur la côte occidentale du Pont[5]). Pick est d'avis que toutes les monnaies d'argent d'Istrie appartiennent au IV-e siècle[6]): l'autonomie de la ville — sauf, peut-être, sous Lysimaque — est restée intacte pendant tout ce temps.

Le peu de renseignements que la littérature antique nous fournit encore sur Istria à cette époque, ne sont pas en désaccord avec les conclusions auxquelles nous sommes arrivés par les fragments des monuments découverts jusqu'à présent. En effet, qu'il s'agisse des relations de parenté, établies entre des Istriens et la maison royale scythe d'Olbia, au V-e siècle[7]), — ou des révolutions internes pour des motifs constitutionnels avant le temps d'Aristote, qui en parle[8]), — ou de la guerre que les «Istriens» (probablement les *Μιξέλληνες* d'Istrie, sous leur «roi») eurent à soutenir contre le roi géto-scythe Athéas, qui pénétra dans l'actuelle Dobrogea et ne put en être chassé que

---

1) Tous ces fragments architectoniques paraîtront dans notre *Histria* III.
2) Pârvan, *Histria* VII, no. 5.
3) Pârvan, dans le *Jahrbuch d. deutsch. arch. Inst., Arch. Anz.*, 1915, p. 268.
4) Pick, *o. c.*, p. 143 et 147.
5) *Ibid.*, p. 147.
6) Page 148 II.
7) Hérodote, IV 78.
8) *Polit.*, VIII (V) 5, 2. Cp. pour d'autres troubles politiques (ou, d'après Wilhelm, guerrières: *Anzeiger der phil.-hist. der Wiener Akad. d. W.*, 1922, p. 35) à Histria, au III-e siècle, le fragment de décret honorifique dans notre *Histria* IV, p. 540 (cp. la lecture différente de M. Wilhelm, *Anzeiger*, *l. c.*).

par Philippe en 339 [1]), — ou de la guerre contre Lysimaque [2]), pour l'indépendance absolue de toute protection macédonienne, en 313, — ou, enfin, de la guerre contre Byzance, vers 260 [3]), — dans tous ces cas, également, l'importance politique et militaire, et par suite la puissance et la richesse d'Istrie sont entièrement confirmées.

Il est vrai que depuis Philippe les villes grecques du Pont thrace se trouvèrent pendant à peu près un demi-siècle dans une certaine dépendance des rois grecs de la Macédoine ou de la Thrace. Mais, de notre point de vue, celui de la pénétration à l'intérieur du territoire gète en amont du Danube, la situation devenait pour les Istriens encore plus favorable, si les barbares de l'intérieur devaient respecter dans la personne de leurs négociants aussi les représentants des puissants rois macédoniens.

Quoiqu'il en soit, dès le VI-e siècle les Istriens ont dû accepter, de même que les Grecs des bords septentrionaux du Pont, la promiscuïté avec les indigènes. Aux Borysthénites, qui étaient des Gréco-Scythes, ont dû correspondre les Istriotes, qui étaient des Gréco-Thraces, c'est-à-dire en premier lieu des Gréco-Gètes. En effet, dans le puits quadrangulaire du côté SE de l'acropole d'Istria, contenant des vases grecs exclusivement du VI-e siècle, nous avons trouvé, de même que von Stern à Bérézan [4]), des fragments de vases indigènes, cette fois très grands, en forme de *pithoi*, travaillés à la main — sans tour — dans une pâte très grossière, mal pétrie et mal cuite, et ornementés par de gros cercles horizontaux en relief, qui entourent tout le vase comme les cercles d'un baril, incisés à leur tour par de petites entailles obliques imitant la structure des grosses cordes en chanvre [5]).

---

[1]) Justin-Trogus IX 2; cp. Minns, *o. c.* p. 118 et 123 avec Kleinsorge, *o. c.*, p. 9 et suiv.: les «Istriens» = les Grecs d'Istrie; cp. au contraire Schaefer (d'après Thirlwall et Droysen), *Demosthenes u. s. Zeit*, II², p. 520 et suiv.: les *Histriani* = les Triballes; cp. aussi Pick, *o. c.*, p. 143, n. 4, — «des barbares», parce que Trogus parle de leur «roi».

[2]) Diodore, XIX 73. Cp. notre *Gérusie de Callatis*, p. 51 et suiv.

[3]) Memnon, FHG., ed. Müller, III p. 537, c. XXI.

[4]) Voir *Klio* IX, p. 143.

[5]) On trouvera dans mon *Histria* V (en préparation) la description détaillée et les photographies de tous les vases caractéristiques trouvés dans le puits cité.

Cette collaboration helléno-thrace a permis aux Grecs des bords occidentaux du Pont de parsemer tout le littoral de petits établissements, dont aucune source littéraire ne nous a conservé les noms, mais dont les restes archéologiques témoignent encore aujourd'hui de l'intensité de la vie hellénique dans cette région. Rien qu'entre *Tomis* et la bouche méridionale du Halmyris nous avons constaté les points de colonisation grecque suivants [1]: à Cicrâcci, à Caraorman, à Casapchioi et à Bisericuţa. Des tessons de vases attiques à vernis noir et de vases et terracotes helléniques et hellénistiques établissent la continuité de la vie dans ces factoreries à commencer déjà par le V-e siècle av. J.-Chr. Mais, sauf la première, qui sans doute a eu pour métropole Tomis, les trois autres sont des dépendances istriennes, étant situées dans son voisinage immédiat, ou, comme l'île de Bisericuţa, dans ses eaux, comme station de garde, d'abri et de pêche à l'entrée méridionale du Halmyris.

Les relations amicales ou, au moins, de tolérance réciproque, avec les indigènes, permettaient, d'autre part, aux Grecs d'Istria et de Tomis, moins à ceux de Callatis, de traverser la Scythie Mineure directement vers l'Ouest et d'atteindre, à cheval en quelques heures, sur des chars à chevaux ou même sur des chars à boeufs, chargés de marchandises, en un seul jour, la rive du Danube: les Istriens à *Carsium*, les Tomitains à *Axiopolis*. Mais, quoique si peu étendue, cette route était peu commode pour celui qui portait avec soi des marchandises, devant être vendues beaucoup plus loin qu'Axiopolis ou Carsium, et, par la suite, devant être chargées et rechargées plusieurs fois: des navires sur des chars et vice-versa — ce qui p. e. pour les amphores de vin aurait été non seulement imprudent, mais fatal. C'est pourquoi l'on aura toujours préféré la voie d'eau: de Histria, par le lac Halmyris, dans la Peuce, et ensuite le Danube en amont, et, à chaque confluent plus important, p. e. du Prouth, du Séreth, de la Ialomitza, de l'Argesh, de l'Olt, aussi en amont de ces rivières, comme nous le verrons tout de suite.

---

[1]) Sur le point relevé par Desjardins (*Annali dell'Istit.*, 1868) près de Gargalâc (c'est plutôt au cap Midia), cp. aussi Pick, *o. c.*, p. 139, n. 1.

Des âges les plus reculées, les innombrables établissements préhistoriques: néolithiques, énéolithiques, de l'époque du bronze etc., qui couvraient d'un réseau très épais l'actuel territoire roumain, occupent les grandes et les petites vallées des rivières, des lacs, des ruisseaux et des simples ravins actuels, se succédant en chaîne, quelque fois plus nombreux même que les villages actuels. Il est très naturel que le Danube avec ses deux rives et ses îles et îlots, ait constitué le plus peuplé de tous ces boulevards préhelléniques et préromains, et d'autre part, que les négociants grecs aient laissé les plus riches traces de leur activité précisément le long de cette grande voie.

La première[1]) grande vallée qui s'ouvrait aux négociants grecs arrivés à Barbosh — l'ancienne factorerie hellénique du VI-e siècle — était celle du Séreth; par cette vallée jusqu'au confluent du Trotoush, et ensuite le Trotoush en amont, passait la route la plus courte qui, par la vallée et le défilé de l'Oïtouz, reliait le pays de l'or, la Transylvanie des «Agathyrses», avec la Scythie Mineure et avec la région des bouches du Danube. Sur cette voie, au point où le Trotoush se jette dans le Séreth s'élevait, sur la rive gauche, très escarpée, du Séreth, un bourg préhistorique, où, parmi d'autres restes, nous avons pu constater la présence d'amphores thasiennes, dont l'une, entièrement conservée, indique par le sceau qu'elle porte, au plus tard, le III-e siècle av. J.-Chr.[2]). Les tessons d'amphores grecques, trouvés dans les éboulements de la côte escarpée, petit à petit rongée par les eaux et précipitée dans les profondeurs de la vallée, sont très nombreux.

La deuxième station hellénique du Danube[3]) constatée jusqu'à présent, c'est celle de *Carsium*, plus loin en amont du

[1]) De la vallée du Prouth, qui est à vrai dire la première en amont du Danube, nous ne possédons, en fait de documents authentiques, rien de grec, mais seulement des imitations gètes d'après les statères de Philippe II (des trésors en ont été trouvées à Dolheşti et à Huşi, dans le district de Fălciu: *Bulletin de la soc. roum. de numismatique* X, p. 62—64 et XI, p. 56—57).

[2]) Pârvan, *Le camp de Poïana et la voie romaine à travers la Moldavie inférieure*, dans les *Ann. Ac. Roum.*, Mém. hist. (roum. et franç.), 1913, p. 124 et suiv., et 100 et suiv. Sur les vins de Thasos et de Rhodes, cp. Dumont, *Inscr. cér. de Grèce*, *Arch. Miss. Scient.*, II s., t. VI, Paris 1871, p. 32 et suiv.

[3]) Car on a fait des trouvailles de trésors monétaires dans la vallée du Séreth et de ses affluents encore à Mărăşeşti-Putna (800 statères d'or de Philippe II, Alexandre,

fleuve. Cette citadelle gète, dominant la vallée de la Ialomitza, la *Naparis* de ce temps-là, nous offre, du temps géto-grec de son existence, comme Poïana, seulement des amphores: quelques-unes bien conservées, la plupart en tessons; d'après les sceaux de leurs anses heureusement retrouvées, elles proviennent cette fois de Rhodes et de Cnide[1]). Ces sceaux sont bien conservés et peuvent être datés, avec beaucoup de probabilité, encore du III-e siècle av. J.-Chr. Mais la grande importance de Carsium pour la voie commerciale de la Naparis ressort seulement quand nous examinons de plus près les restes céramiques de la station géto-grecque du *Piscul-Crăsanilor*, plus de 100 km. en amont de ladite rivière. Comme l'établissement de Poïana et tant d'autres encore chez nous et, d'après les fouilles russes, aussi en Scythie hellénique[2]) — la station de Crăsani, a été habitée sans interruption des temps préhistoriques jusqu'à l'époque romaine. Les couches de civilisation ne sont pas seulement superposées, mais aussi juxtaposées. Comme à Istria au VI-e siècle, ainsi à Crăsani, probablement depuis le IV-e siècle av. J.-Chr., les produits de l'industrie hellénique ont été utilisés par une population qui se trouvait, du point de vue de la propre technique, dans une très sensible infériorité. Des fouilles systématiques n'ont pas encore été faites à Crăsani, mais seulement des sondages, qui nous ont mis en mesure de juger

---

Philippe Arrhidée et Lysimaque: *Bullet. de la Soc. Num.* XI p. 25—26), à Corbasca-Tecuciu (des imitations gètes d'après les statères de Philippe II: *Bull. cité*, X p. 22) et à Panciu-Putna (des drachmes d'argent de Dyrrachium: I siècle av. J.-Chr.: *Bull. c.*, XIII, p. 5 et 42).

[1]) Tocilesco, *Quelques monuments épigraphiques du Musée National d'Antiquités*, Bucarest 1903 (roum.), p. 3—7. — Des monnaies d'argent d'Istrie ont été trouvées en très grand nombre à Dăeni, au nord de Carsium (Moisil, *Bull. soc. num.*, X p. 22; XI p. 23). En ce qui concerne les voies de commerce de l'Est à l'Ouest, à travers la Scythie Mineure, nous avons encore à noter ces découvertes de monnaies: un trésor de drachmes d'argent de Lysimaque, trouvé à Slava Rusă-*Ibida* *(ibid.*, XIII p. 42) et des monnaies de Tomis et d'Istrie, trouvées à *Ulmetum*: celles-ci appartenant, toutefois, exclusivement à l'époque romaine *(ibid.*, XII p. 152). Pour la voie qui menait de Barbosh, ou plutôt de Carsium, par la vallée supérieure du Bouzéou en Transylvanie, nous pouvons citer la monnaie gète et les soixante-dix-sept deniers romains du temps de la république, trouvés près de la ville de Bouzéou *(ibid.*, p. 25).

[2]) Cp. Rostovtseff, *Les origines de la Russie kiévienne*, dans la *Rev. d. ét. slaves*, II 1922, p. 10: «Tous les gorodišča qui ont été explorés de manière plus ou moins scientifique... sont restés sur le même emplacement de l'époque néolithique jusqu'à l'époque romaine, plusieurs jusqu'à l'époque kiévienne»; pour la bibliographie des gorodišča, v. p. 11, n. 1.

de l'importance de cet établissement au point de vue protohistorique danubien. Nous espérons d'y faire aussi, dans un prochain avenir, des fouilles complètes.

Encore plus loin, en amont du Danube[1]), sur un ancien emplacement préhistorique, les Grecs établissent — cette fois officiellement, peut-être depuis et par Lysimaque — la ville d'*Axiopolis*, dont les fouilles faites par feu Tocilesco et aussi par les Allemands pendant la grande guerre, ont montré une continuité de la vie civilisée depuis l'époque hellénistique jusqu'au temps des Byzantino-Bulgares[2]). La fondation d'Axiopolis paraît être due à des intentions stratégiques très précises, de défense contre les Gètes de la grande plaine valaque et des innombrables îles du Danube, et de protection du commerce grec en amont et en aval du Danube, aussi bien que sur la route de terre, directement vers Tomis, d'où l'on pouvait arriver à Axiopolis encore plus facilement et plus vite que d'Istrie à Carsium[3]). Des anses d'amphores rhodiennes, portant des sceaux restés jusqu'à présent inédits, du III—I s. av. J.-Chr.[4]), confirment les mêmes faits qu'à Barbosh, Poïana, Carsium et Crăsani.

Une autre vallée, très peuplée, parceque très riche, grâce aux grands lacs, qui se prolongent, en série, du Danube, sur une étendue de plus de soixante km., vers l'intérieur des terres, c'est celle de la Mostishtea. Les stations préhistoriques se succèdent très près l'une de l'autre, et, comme à Piscul Crăsanilor, les couches plus récentes présentent le double aspect, indigène et grec, ensuite indigène et romain. La station de *Grădiștea Mare*,

---

[1]) En face de l'île Hinog, quatre km. au Sud de Cernavoda et trois km. du grand pont sur le Danube.

[2]) Tocilesco, *Fouilles d'Axiopolis* dans la *Festschrift zu Otto Hirschfelds 60. Geburtstag*, Berlin 1903, p. 354 et suiv. et R. Netzhammer, *Die christlichen Altertümer der Dobrudscha*, Bucarest, 1918, p. 113—128. Sur les découvertes préhistoriques faites par les Allemands à Cernavoda-Axiopolis, v. Carl Schuchhardt, *Alteuropa in seiner Kultur- und Stilentwicklung*, Strassburg und Berlin, 1919, p. 138 et suiv.

[3]) On a trouvé à Cuzgun, au SE d'Axiopolis, un grand trésor de monnaies d'argent d'Apollonie, Mésembrie et Istrie et aussi quelques cyzicènes en électrum (*Bull. soc. num. r.* X p. 63). En ce qui concerne les tetradrachmes barbares — d'après les statères d'argent de Philippe II, on en a trouvé 240 à Popești (distr. de Constantza: *ibid.* X p. 21).

[4]) Au Musée de Bucarest. Timbre rectangulaire: *ἐπὶ Σωσι/κλεῦς / Καρν[είου]* (cf. pour l'éponyme CIG. (Boeckh) III 5384 et 5534); légende circulaire: *ἐπὶ Κρατίδα Ἀ[γριανί]ου* (cf. CIG. III 5381 c.; 5524): au milieu, la rose rhodienne.

dans une île du Danube, en face de l'ouverture méridionale du lac de Mostishtea, près du village Mănăstirea, présente, à côté des tessons grossiers daco-romains, des traces de céramique hellénistique—de l'espèce des «coupes mégariennes»[1]), du III—II-e s. av. J.-Chr. — Sur la rive occidentale de la Mostishtea, entre *Coconi* et *Sultana*, la couche géto-grecque est superposée à une très vieille couche, néolithique. De même qu'à Piscul Crăsanilor, sur la *Naparis* (Ialomitza), les établissements de Coconi et Sultana invitent à des fouilles suivies, qui, d'après l'examen préalable que nous avons fait sur place, mèneront à des résultats analogues à ceux qui ont été obtenus par les fouilles dans la Russie Méridionale, où à chaque pas, même très loin de la côte — en plein territoire barbare — on a constaté que les indigènes importaient, par l'intermède des négociants grecs, non seulement du vin du Sud, dans des amphores à anses estampillées du genre déjà décrit, mais aussi des vases grecs, en terre cuite, d'usage journalier[2]), fabriqués en Attique, et, très souvent dans les villes mêmes du Pont, quoique, il faut le dire, assez négligeamment[3]).

Mais la rive même du Danube, entre les villes actuelles de Călărashi et de Turnu-Măgurele est encore beaucoup plus riche en témoignages de la pénétration hellénique et hellénistique, que tout ce que nous avons constaté jusqu'à présent dans l'intérieur des terres gètes. L'embouchure de la rivière d'Argesh, entre Chirnogi et Spantzov, est un point caractéristique de la pénétration grecque: à Spantzov on a trouvé des amphores rhodiennes du III—II s. av. J.-Chr.[4]) et les nombreuses stations préhistoriques de cette région[5]) se trouvent comme

[1]) Cp. Minns, *Scythians and Greeks*, p. 351 et suiv.
[2]) Cp. Minns, *o. c.*, p. 82 et 338 et suiv.
[3]) *Ibid.*, p. 352, et le sceau, antérieur à l'an. 360 av. J.-Chr. (encore le génitif en *o* au lieu de *ου*), que j'ai publié cette année dans mon livre *Orig. de la vie romaine*, p. 31, d'une amphore pontique, importée à Tyras.
[4]) Tocilesco, *o. c.* ci-dessus, p. 36, n. 1, — p. 7.
[5]) Déterminées sur place par moi-même et caractérisées par M. I. Andrieşesco — conservateur de la section de préhistoire — dans un rapport encore inédit, à la disposition de la direction du Musée de Bucarest: *Chirnogi* (néolithique, énéolithique, du bronze, la Tène, hellénistique: tessons probablement pontiques, provinciale romaine); *Gumelnitza* (néolithique et énéolithique); *Grădiştea Oltenitzei* (de même); *Grădiştea nouă* à l'O de Spantzov (de même, mais aussi hellénistique et daco-romaine), *Spantzov* (énéolithique, du bronze, mais aussi époque du fer et influence hellénistique); *Măgura Fundul Chiselet*, cote 24 (presque exclusivement néo- et énéolithique).

trempées dans l'influence grecque des villes du Pont: on peut cueillir soi-même sur place aussi des tessons grecs. — Les marchands grecs, une fois arrivés à l'embouchure de la rivière par excellence gète (le nom de l'Argesh est, même comme prononciation, le même qu'il y a deux mille ans)[1]), ne craignaient de la remonter — elle et ses affluents — jusqu'à la source, dans les gorges mêmes des Carpathes. En voici des preuves vraiment frappantes. La Dâmbovitza, qui par son cours supérieur mène au col de Bran, le plus important passage qui existe dans les Carpathes méridionaux, entre la Transylvanie et la Valachie, a constitué aussi pour les rapports gréco-daces une artère principale de communication. Sur son cours, on a fait jusqu'à présent ces découvertes: à Bogatzi, à l'O de Târgovishte, on a trouvé un trésor de tétradrachmes macédoniennes et thasiennes[2]); dans les ruines du bourg de Stoeneshti, qui au Moyen-Âge gardait également le passage de Câmpulung et de Rucăr[3]), on a trouvé aussi une anse d'amphore grecque — préromaine — portant dans le sceau l'inscription *ΗΡΩΝΟΣ*[4]); rien de plus naturel, car — à Gemenea — quelques km. en aval de ce point — on exploitait en ce temps-là d'une manière exceptionnellement intensive l'or, que l'on retrouve en cet endroit encore de nos jours, en quantités appréciables dans les alluvions de la Dâmbovitza[5]). Cet or était transformé par les Daces — à ce qu'il paraît — en monnaie annulaire, de la forme des petits cercles d'or trouvés à Turnu-Măgurele et qui constituent le trésor dont M. Soutzo pense, d'après le rapport pondéral constaté entre les diverses grandeurs de ces anneaux, qu'il reproduit dans son système — vers 400 av. J.-Chr. — le norme pondéral de la ville de Cyzique[6]).

---

[1]) Pârvan, *Considérations sur quelques noms de rivières daco-scythes*, dans les *Mém. hist. Ac. Roum.*, 1923, p. 29 et suiv., et 12—16.

[2]) *Bull. soc. num. roum.*, XV p. 79.

[3]) A Jidava-Muscel on a trouvé des monnaies gètes en argent, imitées d'après les statères de Philippe II: *Bull. soc. num. roum.*, X p. 22.

[4]) Tocilesco, *o. c.* ci-dessus, p. 36, n. 1, — p. 8.

[5]) Ing. Stelian Petresco, *Guide des chemins de fer roum.*, Bucarest, 1913 (roum.), p. 76 et suiv., avec de très belles vues, entre autres, du lavage actuel du sable aurifère (p. 77). Cp. aussi la II-e édition, allemande, de ce *Guide*, Bucarest, 1915, p. 80 suiv.

[6]) M. C. Sutzu (Soutzo), *Le trésor de Turnu-Măgurele*, dans la *Revista p. istorie, arch. și filologie*, I, p. 1 et suiv. (roum.).

Mais, quoiqu'il en soit de l'or qu'ils tiraient de leurs mines, les Daces usaient beaucoup de la monnaie macédonienne et ensuite thasienne: ces tétradrachmes, qu'on trouve, soit authentiques, soit en imitations indigènes, presque partout dans la Dacie[1]), et en premier lieu, naturellement, sur les rives du Danube, ou le long des voies qui menaient au Danube. Nous avons relevé de tels trésors de tétradrachmes thasiennes à Zimnicea, dans la vieille station géto-gréco-romaine qui dominait la vallée de la Vedea, le lac de Suhaia et la vallée du Călmătzuiu, — à Tărtăsheshti, dans le district d'Ilfov, dans la vallée de la Dâmbovitza, à 100 km. du Danube, sur la route qui menait aux mines d'or de Gemenea, au bourg de Stoeneshti et au col de Bran[2]). De même, on a trouvé dans les vignobles des environs de Giurgévo quelques centaines de statères macédoniens (drachmes et tétradrachmes des rois) et aussi des monnaies des villes grecques de la Thrace[3]). A Comana-Vlashca on a découvert trois cents imitations gètes en argent d'après les statères de Philippe II[4]). A Popeshti-Ilfov, vingt tétradrachmes thasiennes, parmi lesquelles une portant la légende: *ΗΡΑΚΛΕΟΥΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΘΡΑΚΩΝ*[5]).

Combien ancienne était la connaissance que les Gètes avaient faite des Grecs, me paraît ressortir aussi de ce cratère — ou plutôt bassin *(λέβης)* — en bronze, de vieux style ionien — je l'attribue au V-e siècle av. J.-Chr. — qu'on a trouvé il y a quelques années dans un *tumulus* près de Bălănoaia, au NO de Giurgévo (SO de Bucarest), et qui apparemment est venu ici toujours par la voie du Danube[6]). Les deux anses du bassin finissent par des têtes de silènes, traitées à la manière ionienne, et sont attachées à la manière scythe: sur la partie supérieure du rebord du vase.

---

[1]) Voir Iuliu Marțian, *Archäol.-prähist. Repertorium für Siebenbürgen*, extr. du vol. XXXIX des *Mitt. der anthropolog. Gesellsch. in Wien*, Vienne 1909, paru dans une édition corrigée et augmentée, en roumain, en 1920: *Repertoriu arheologic pentru Ardeal*, Bistritza.

[2]) Pârvan, *Le camp de Poïana*, p. 121.

[3]) *Bull. soc. num. roum.*, X p. 20—21.

[4]) *Ibid.*, XIII p. 42.

[5]) *Ibid.*, X p. 21.

[6]) Pârvan, *Nouvelles informations sur la Dacia Malvensis*, dans les *Ann. Ac. Roum.*, Mém. hist. 1913, p. 67 et pl. X fig. 1 et 2.

Un autre témoignage caractéristique de l'influence réciproque du monde grec et de celui géto-scythe du Bas-Danube nous est fourni par le chaudron scythe trouvé à Scortzaru, dans le district de Brăïla[1]) à vingt km. au SO de la ville du même nom. Ce chaudron diffère de ceux communément connus comme scythes[2]) par le manque du pied central unique, qui est remplacé par trois pieds stylisés, quoique très rudement, à la grecque (zoomorphiquement), — et par deux anses latérales, de forme plutôt grecque, en plus des nombreuses anses scythes, fixées — comme d'habitude — verticalement sur le rebord du vase[3]).

En fait d'inscriptions indigènes en lettres grecques, nous ne connaissons jusqu'à présent que l'anneau d'or de *Sucidava* (Celeiu), sur le Danube, une trentaine de km. en amont du confluent de l'Olt[4]). Sucidava était d'ailleurs un vieux centre dace, où nous retrouvons même à l'époque romaine des essais d'affirmation nationale dans les inscriptions latines, où l'on emploie — dans les noms de localités daces — la lettre grecque Σ pour transcrire un son qui n'existait pas en latin, probablement le š thrace[5]).

Il y a au contraire dans la numismatique daco-gète un argument très caractéristique et fréquent pour la pénétration hellénique et hellénistique en Dacie. Les monnaies dont les Daco-Gètes se servent pour frapper des imitations à leur usage, sont ou les tétradrachmes macédoniennes de Philippe II, ou bien les tétradrachmes thasiennes[6]). Les Thasiens vinrent chez les Daces en

[1]) Encore inédit au Musée National. Il paraîtra sous peu dans mon mémoire, *Établissements géto-grecs et daco-romains dans la plaine valaque (Mém. hist. Acad. roum.* 1923: roum. et franç.).

[2]) Cp. p. e. chez Minns, *o. c.*, fig. 50 (Chertomlýk) et 133 (ferme de Zubov), avec fig. 21 et 22, et le texte, p. 79 et suiv.

[3]) Cp. Hérodote IV 61, pour la ressemblance des chaudières scythiques avec les cratères de Lesbos.

[4]) Tocilesco dans les *Arch.-epigr. Mitt. aus OEU.*, XIV, nr. 5: *ΒΡωΛΥΘΡΙC* à l'intérieur de la bague,—et *ΒƐΙΝΔΡΥΗϛΟΥΑΡΟΥΛΟΝ*, à l'extérieur. La forme de l'*Ω*, du *E* et du *Σ* se retrouvent sur des objets en métal déjà au III-e siècle av. J. Chr. Quant au ϛ, il doit exprimer quelque son thrace. Il n'est donc pas absolument nécessaire de dater la bague de l'époque romaine.

[5]) Pârvan, *Nouvelles découvertes dans la Dacia Malvensis*, dans l'*Arch. Anzeiger* du *Jahrb. d. deutsch. arch. Inst.*, 1913, p. 388.

[6]) V. sur les monnaies daces l'article de C. Moisil (directeur du *Bull. soc. num.*), *Les monnaies des Daces* dans le *Bull.* cité, XV 1920 p. 59 et suiv. (roum. et franç) et l'étude critique de L. Ruzicka, *Die Frage der dacischen Münzen, ibid.*, XVII 1922, p. 5 et suiv.

négociants pacifiques, tandis que Philippe était devenu par la guerre leur seigneur en Scythie Mineure et leur voisin menaçant tout le long du Danube. Le résultat avait toutefois été le même dans les deux cas: un rapprochement dace du monde grec. Mais ce fait explique encore une autre circonstance chronologique. Dans les vieux temps (VII—V-e siècles), les Istriens avaient été les seuls grecs à visiter les Gètes. Mais ceux-ci étaient trop barbares pour se laisser influencer d'une manière plus durable. A l'époque hellénistique (III—I siècles), ce sont les Rhodiens, qui pénètrent partout et jouent sur le Danube le même rôle que les Vénitiens au Moyen-Âge. Mais cette fois-ci leurs monnaies trouvent la place occupée déjà depuis le IV-e siècle par l'or royal de Philippe et ensuite d'Alexandre et de Lysimaque, et par l'argent de Macédoine et ensuite de Thasos [1]).

En pleine pénétration grecque dans le pays gète et au moment où le Danube semblait devenir, comme le Borysthène, une rivière grecque, les Celtes qui depuis plus d'un siècle avaient commencé leur migration vers l'Orient, arrivent [2]) — vers 280 — au Bas-Danube. A la poussée iranienne qui depuis le VIII-e siècle avait porté les Scythes jusqu'aux Alpes Noriques, répondait maintenant la poussée celtique, qui porta ces barbares jusqu'au-delà du Borysthène. Ils descendaient maintenant vers le Pont après avoir longé le Danube et le Tyras en aval [3]), soumettant tous les peuples à leur volonté sauvage. Le royaume de Tylis ne dure pas beaucoup plus d'un demi-siècle. Mais les établissements celtes le long du Danube et du Tyras restent [4])

[1]) Et, par la route illyrienne, venant de l'Ouest et du Sud, les Daces acceptent la monnaie grecque de Dyrrachium et — aussi — les deniers de la république romaine (cp. la liste des trouvailles chez Marțian, *Répertoire arch.*).

[2]) V. pour la chronologie de l'invasion celte en Grèce et en Thrace, Beloch, *Griech. Gesch.*, III 2, 410 et suiv.

[3]) De la Bohême ils étaient passés au Nord des Carpathes et avaient pris la voie naturelle de la vallée du Dniester. Cp. Tomaschek, *Die alten Thraker*, I, p. 99.

[4]) V. pour Olbia l'inscription de Protogène chez Michel, *Recueil*, 337 (II-e s. av. J.-Chr.) et Dittenberger, *Sylloge* [3], 495 (c. a. 230 av. J.-Chr.). Je crois que toutes les discussions sur la date de cette inscription (v. p. e. l'article d'Otto Fiebiger, *Zur Geschichte der Bastarnen im zweiten vorchristlichen Jahrhundert*, dans les *Jahresh. d. oesterr. arch. Inst.*, XIV 1911, *Beibl.*, p. 61 et suiv.) sont oiseuses, si l'on pense toujours au royaume de Tylis, qui ne dure que de 278 jusqu'à 213 av. J.-Chr., tandis que la verité est que des tribus celtes continuent à vivre au Nord de la Dacie jusque plus tard et peuvent très bien avoir fait des incursions en territoire olbien au II-e s. av. J.-Chr. aussi.

et Ptolémée connaît encore au II-e siècle apr. J.-Chr. au NE de la Dacie, dans la vallée du Tyras, au moins ces trois villes gauloises : *Καρρόδουνον*, *Μαιτώνιον*, *Οὐιβαντανάριον*, peut-être aussi une quatrième *Ἤρακτον*[1]), et il énumère parmi les peuples de la Dacie septentrionale, entre les Anartes et les Costoboques, daces, les Teurisques, qui ne peuvent être différents des Taurisques généralement connus[2]). D'autre part les *Βριτολάγαι* cités au N du Delta, en Bessarabie méridionale, et les villes voisines, Arrubium, Noviodunum, *Ἀλιόβριξ*[3]) ferment le cercle celte autour du pays gète[4]).

Chaque grande migration de peuples trouble pour des siècles les milieux éthnographiques au travers desquels elle s'est ouvert la voie. Dans la vallée du Danube la suite naturelle de l'invasion celte a été la réaction gète, qui, après deux cents ans d'essais et de tâtonnements, non seulement brise, mais anéantit la puissance et même la nation celte à l'Est des Alpes Noriques, jusqu'au Borysthène, créant l'empire daco-gète, qui met en péril Rome même, pendant un siècle et demi, depuis Byrebista jusqu'à Décébale, c'est-à-dire depuis César jusqu'à Trajan.

Sarmates, Celtes, Germains, Daces, Thraces, tour à tour vainqueurs et vaincus, luttant entre eux-mêmes ou contre les Grecs, et, depuis le milieu du II-e siècle, contre les Romains, tous ces barbares, en continuel équilibre instable, inquiètent et rendent sauvage la vallée du Danube.

Et la mer est maintenant pleine de pirates[5]).

Les Gètes et les Thraces attaquent les villes grecques du

---

[1]) Ed. Müller, III 6, 15.

[2]) III 8, 3.

[3]) III 10, 7 et p. 468, n. 1.

[4]) Pour l'importance des mouvements celtes à l'Est des Alpes jusqu'en Grèce, encore à la fin du II-e siècle av. J.-Chr., cp. l'inscription de Delphes, CIL. III 14203[23].

[5]) Voir Diodore, XX 25, — l'inscription de l'île Leucé, publiée, après Egger et Latyschev, aussi par Tocilesco dans les *Arch.-epigr. Mitt.* XI 37, 41 (première moitié du II-e s. av. J.-Chr.), — l'inscription olbienne pour le rhodien Posideus, vers 100 av. J.-Chr., Minns, *o. c.*, p 463, — peut-être aussi l'inscription de Tomi pour *Ἀπολλοῦς Νικηράτου* et *Ποσειδώνιος Γέροντος*, temps de Byrebista (*Arch.-epigr. Mitt.*, XIV, 22,50 = Dittenberger, *Syll.*[3] 731 = Michel, 334), — comparer l'inscription si caractéristique d'Amorgos, de la seconde moitié du III-e siècle: Dittenberger, *Syll.*[3] 521 = Michel, *Recueil*, n. 384. — Cp. ma *Gérusie de Callatis*, p. 53 et suiv.

Pont et les inscriptions d'Istrie [1]), de Tomis [2]), de Callatis [3]) de Dionysopolis [4]), de Mésembrie [5]), d'Apollonie [6]) ne parlent, ainsi qu'à Olbie [7]), pendant tout le III-e, II-e et I-er s. av. J.-Chr. que de guerres et d'invasions.

Malgré tous ces malheurs, l'activité productive des villes grecques et les relations économiques entre le littoral hellénique et l'intérieur géto-thrace ne cessent pas un moment; nous l'avons démontré à une autre occasion pour Callatis [8]); nous avons aussi énuméré ci-dessus des restes grecs du III—I siècles av. J.-Chr., trouvés très loin en amont du Danube; qu'il nous soit encore permis d'ajouter quelques autres témoignages, très caractéristiques, pour les relations qui s'établissent au II-e et I-er s. entre les rois et princes gètes (ou thraco-scythes), comme protecteurs, et les villes grecques du Pont, comme protégées.

Les Istriens remercient Aristagoras, entre autres, d'avoir rempli des ambassades auprès des barbares: *πρεσβήας τε πολλὰς ὑπὲρ τῆς πόλεως πρεσβεύσας κατὰ τὸ συμφέρον τοῖς πολείταις διε-*

---

[1]) Pârvan, *Histria* VII, no. 4 (vers 300 av. J.-Chr.); *Histria* IV, no. 4 (vers 200 av. J.-Chr.); *ibid.* no. 6 (publiée aussi, par le même, dans *l'Arch. Anz.* du *Jahrb. d. a. Inst.* 1915, p. 270): II-e siècle: [*Κα⌉λικ*]*ράτης Καλλικράτου(!) καὶ οἱ στρατιῶ*[*ται π*]*επ⌉ευκότες ἐπὶ βοήθεια*[*ν 'Α*]*πολ⌉ωνιαταῖς, Διοσκόροις Σωτῆρσι*, probablement à l'occasion de la guerre avec les Olates (v. ci-dessous, n. 6); enfin la grande inscription d'Aristagoras (Dittenberger, *Syll.* [3] 708 (manque chez Michel, *Recueil*), avec le nouveau fragment que j'ai publié dans *l'Arch. Anz., l. c.*, p. 248 et suiv. et fig. 9, —première moitié du I s. av. J.-Chr., du temps de Byrebista); il m'est incompréhensible, pourquoi Hiller von Gaertringen adhère à l'argument si peu solide de Fiebiger (art. cité ci-dessus p. 42, note 4) pour changer dans la III-e éd. du *Sylloge* la date de cete inscription.

[2]) Dittenberger, *Syll.* [3] 731 (I-er s. av. J.-Chr., temps de Byrebista) = Michel, *Recueil*, no. 334 (II-e s. av. J.-Chr).

[3]) Kalinka, *Ant. Denkm. in Bulg.*, no. 94 (fin du II-e s. av. J.-Chr.); Tocilesco, AEM. VI 10, 16, avec les remarques de Pick, *Münzen von Dacien und Moesien*, I 1, p. 86, n, 1 (même époque); cp. aussi Dittenberger, *Syll.* [3] 1108 (III-II s.) = Michel, *Recueil*, no. 996 (II-e s. av. J.-Chr.) = Tocilesco, AEM. XI 34, 33 avec XIV 32, 75.

[4]) Kalinka, *o. c.*, no. 95 (Dittenberger, *Syll.* [3] 762): temps de Byrebista (décret, bien connu, en l'honneur d'Acornion, fils de Dionysios).

[5]) Kalinka, *o. c.*, no. 227 (guerre contre Byrebista).

[6]) Pârvan, *Histria* IV, no. 6: voir le texte ci-dessus, note 1 (II-e siècle av. J.-Chr.); cp. l'inscription parlant de la guerre *olatique*, chez Dittenberger, *Syll.* [3] 707 = Michel, *Recueil*, no. 328 (même époque).

[7]) Dittenberger, *Syll.* [3] 495 (230 av. J.-Chr.) = Michel, *Recueil*, no. 337 (II. siècle); Dittenberger, *Syll.* [3] 730 (temps de Byrebista).

[8]) Pârvan, *La gérusie de Callatis*, *Mém. hist. Ac. Roum.*, XXXIX 1920, p. 51 et suiv. (roum. et franç.).

πράξατο πρὸς [τοὺς κρατοῦντας] τῆς χώρας καὶ τοῦ ποταμ[οῦ βαρβάρους....] [1]) (les Gètes de Byrebista).

Les Dionysopolites remercient Acornion, entre autres, d'avoir gagné par ses talents diplomatiques, la bienveillance de Byrebista pour sa patrie, et d'avoir ensuite bien rempli auprès de Pompée aussi, l'ambassade qu'il avait reçue de la part du roi dace, dont l'inscription dit: *νεωστεί τε τοῦ βασιλέως Βυρεβίστα πρώτου καὶ μεγίστου γεγονότος τῶν ἐπὶ Θράκης βασιλέων καὶ πᾶσαν τήν τε πέραν τοῦ ποταμοῦ καὶ τὴν ἐπὶ τάδε κατεισχηκότος...* [2]).

Probablement encore au II-e siècle av. J.-Chr. les Odessites expriment leur reconnaissance à *Ἑρμεῖος Ἀσκληπιοδώρου*, d'Antiochie, *διατρίβων παρὰ βασιλεῖ Σκυτῶν Κανίτᾳ* — un petit roi scythe du pays compris entre Callatis et Odessus [3]), parceque ce Hermée offrait toujours ses bons services aux Odessites qui voyageaient pour des affaires dans le royaume de Kanitès [4]).

Vers la même époque ou un peu plus tard, les Mésembriens paraissent avoir récompensé leur bienfaiteur *Δεμόντης(?) Δήζου, Ἀστάς*, thrace de la tribu des Astae, pour avoir rendu des services à ceux de leurs concitoyens qui venaient dans son pays [5]).

Les bonnes relations des Grecs avec les rois gètes auront beaucoup contribué à intensifier de nouveau la pénétration des négociants grecs dans la vallée du Danube, et en général en Dacie. Le fait que Byrebista, le grand roi conquérant, seigneur de tout le pays compris entre la Forêt Hercynienne et la Hylée des Borysthénites, maître de toute la côte du Pont depuis Olbie jusqu'à Apollonie, se sert dans ses ambassades d'un Grec de Dionysopolis, est concluant pour les nouvelles possibilités de pénétration grecque en amont du Danube et de ses affluents. — Quoique mutilée, l'inscription d'Acornion, fils de Dionysios, a gardé encore suffisamment claire la mention des voyages de ce Grec à *Argedava* — à ce qu'il paraît — la capitale du royaume

---

1) Dittenberger, *Syll.*³ 708 l. 44 et suiv.

2) Kalinka, *o. c.*, no. 95 (Dittenberger, *Syll.*³ 762). Le texte est trop long pour être cité en entier, quoiqu'il le mériterait bien.

3) Cp. la comm. de M. Soutzo, à l'Académie roum., *La contribution de la numismatique à l'histoire ancienne de la Roumanie transdanubienne, Mém. hist. Ac. Roum.*, XXXVIII.

4) CIG. (Boeckh) II 2056: «peut-être» du II-e siècle av. J.-Chr.

5) *Ibid.*, 2053 *b*.

de Byrebista, encore du temps de son père et prédécesseur[1]). C'était pour cela que, à l'occasion de l'avènement de Byrebista, Acornion, le vieil ami de la maison royale gète, était directement indiqué pour les missions de haute confiance, qui lui ont été par la suite attribuées[2]).

Des découvertes récentes, complétant nos connaissances antérieures[3]), viennent de confirmer non seulement les conclusions que nous nous croyons en droit de tirer de l'inscription de Dionysopolis, mais aussi nos suppositions d'ordre général, en ce qui concerne le rôle des Istriens et des autres Grecs dans la pénétration civilisatrice en pays gète. — Dans les montagnes de Huniedoara, à l'Est de Sarmizegethusa, l'ancienne capitale de la Dacie romaine, on a examiné toute une série de ces nids d'aigles qu'étaient les bourgs daces, bâtis sur les hauteurs inaccessibles des pics solitaires[4]), exactement dans la manière dont parle Tacite, lorsqu'il nous décrit les bourgs thraces des Balcans, fortifications que les Romains sous Tibère durent prendre d'assaut l'une après l'autre[5]). Sur le chemin d'accès d'un de ces bourgs, on a trouvé une monnaie d'Istrie, en bronze, trop endommagée pour pouvoir être datée avec précision, mais en tout cas antérieure au I s. av. J.-Chr.[6]). — D'autre part la plus grande des forteresses daces de cette région, celle nommée *Grădishte*, à 1100 m. au-dessus de la mer, et au sujet de laquelle l'érudit roumain qui l'a étudiée croit pouvoir avancer l'hypothèse qu'elle aurait été la *regia* de Décé-

---

1) Dittenberger et ses continuateurs (*Syll.*[3] 762) ont reconstitué les lignes respectives de l'inscription de la manière suivante :....*μάτων συναποδ[η]μῶν απή[ϱ]ατ[ο . . . . εἰ]ς 'Αϱγέδα[υ]ον πϱὸς τὸν πατέϱα α[ὐτοῦ? . . παϱαγε]νόμενος δὲ καὶ συντυχὼν ἅμα [τὴν / μὲν . .]ν τὴν ἀπ' αὐτοῦ κατεκτήσατο. [τῆς δὲ . . . ἀπέλ]υσεν τὸν δῆμον*. Kalinka, *o. c.*, p. 92 affirme que le texte des compléments de Dittenberger ne correspond pas partout à la largeur des lacunes et aux restes conservés. Toutefois, les mots *'Αϱγέδα[υ]ον* (j'ai lu dans la photographie de Kalinka *'Αϱγέδα[β]ον*, et non, comme K., *'Αϱγέδα[ϱ]ον*) *πϱὸς τὸν πατέϱα* et *καὶ συντυχών*, ne pourraient trouver aucune autre explication convenable. Cp. d'ailleurs l. 25 de l'inscription avec la note 11 de Dittenberger.

2) Cp. à cet égard aussi l'opinion de Dittenberger, dans la II-e édition de son *Sylloge*, no. 342, note 1.

3) Cp. Marțian, *o. c.*, p. 21 (éd. roum.).

4) D. M. Teodoresco, *Recherches archéologiques dans les montagnes de Huniedoara* (II-e fasc. des *Publ. de la Commission des mon. hist. de Transylvanie*), Cluj 1923 (roum. et franç.), p. 11, 17, 23 et suiv., et 52—53.

5) Tacite, *Annales* IV 46—51.

6) Cp. Pick, *o. c.*, p. 151 et suiv.

bale lui-même, garde encore les vestiges — de grands fûts de colonnes, des profils, etc., — de nombreux bâtiments, «qui rappellent, plus ou moins, des modèles grecs»[1]).

La pénétration grecque dans la Dacie, sous la protection des rois mêmes du pays, me paraît ainsi assurée, au moins pour tout le temps de la domination gète sur les bords du Pont.

Mais, contrairement aux Thraces des Balcans, les Gètes semblent avoir été très peu enclins à se gréciser, tandis que dès l'arrivée des Romains au Danube, ils se montrent assez disposés à accepter l'influence romaine et ils deviennent les meilleurs propagateurs de la nouvelle civilisation jusqu'aux portes mêmes des villes grecques du littoral et parfois même dans ces villes[2]).

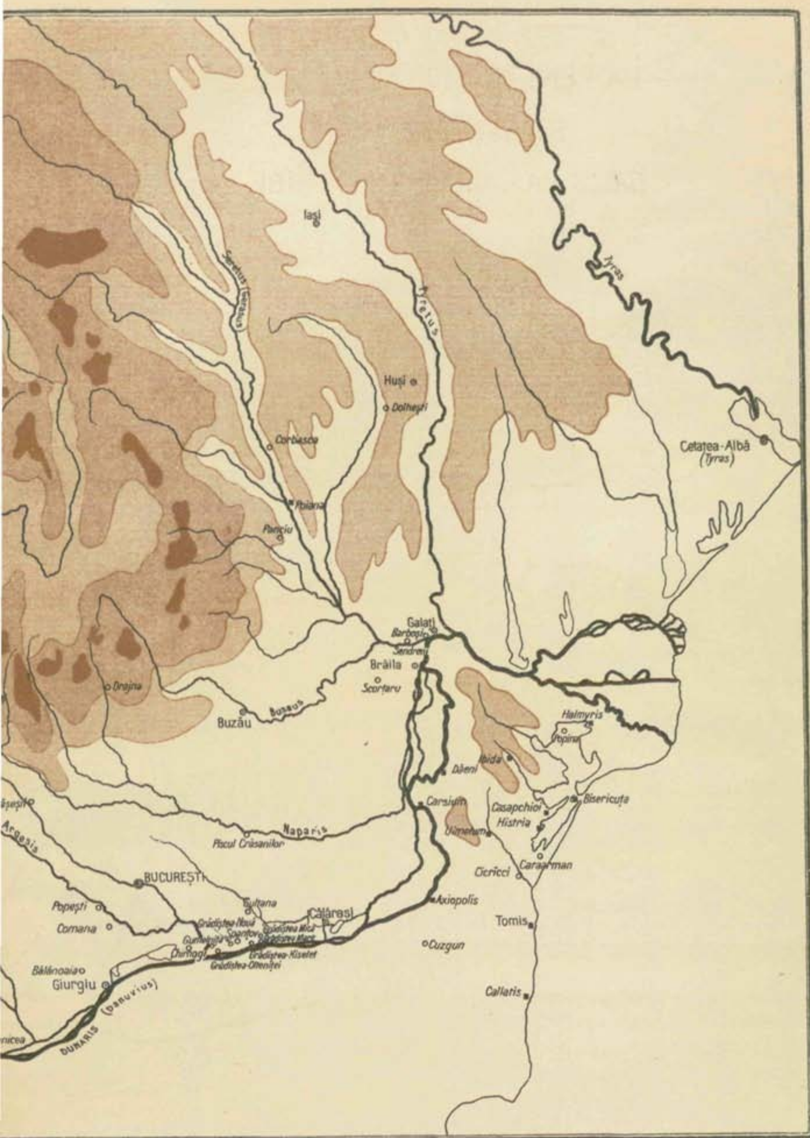
La civilisation de tout le territoire gète devient romaine. Les villes grecques de la côte, depuis Tyras jusqu'à Odessus courent grand danger d'être romanisées aussi. La ligne de démarcation entre l'Hellénisme et le Romanisme laisse aux Romains tout le bassin du Danube, jusqu'aux Balcans et à la Mer Noire.

---

[1]) Teodoresco, *o. c.*, p. 53.
[2]) Cp. Pârvan, *I primordî della civiltà romana alle foci del Danubio*, dans l'*Ausonia*, X, Rome, 1921.

LA PÉNÉTRATION HELLÉNIQUE ET HELLÉNISTIQUE DANS LA VALLÉE DU DANUBE





„CVLTVRA NAȚIONALĂ" BUCUREȘTI